



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



44 103 172 250

61
COUR D'APPEL DE ROUEN

AUDIENCE SOLENNELLE DE RENTRÉE

DU 4 NOVEMBRE 1879

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. NEVEU-LEMAIRE

SUBSTITUT

DE L'ÉLOQUENCE DU BARREAU FRANÇAIS

In dicendo autem vitium
maximum sit a vulgari gen-
erationis atque a consuetudine
communis sensus aborrere.

(Cicéron, *Orat.*, lib. I. § 84)

ROUEN

J. LECERF, IMPRIMEUR DE LA COUR D'APPEL ET DE LA MAIRIE,

Rue des Bons-Enfants, 46-48.

1879

HARVARD
LAW
LIBRARY

BIBLIOTECA LUC

260

N.º d'ord. 296



France

COUR D'APPEL DE ROUEN



AUDIENCE SOLENNELLE DE RENTRÉE

DU 4 NOVEMBRE 1879.

COUR D'APPEL DE ROUEN

AUDIENCE SOLENNELLE DE RENTRÉE

DU 4 NOVEMBRE 1879

DISCOURS

Nicolas Éloi ^{PRONONCÉ} Gustave
PAR M. NEVEU-LEMAIRE
SUBSTITUT

* DE L'ÉLOQUENCE DU BARREAU FRANÇAIS *

In dicendo autem vitium vel
maximum sit a vulgari genere
orationis atque a consuetudine
communis sensus abhorrere.

(Cicéron, *De Orat.*, lib. I. § 3).

ROUEN

J. LECERF, IMPRIMEUR DE LA COUR D'APPEL ET DE LA MAIRIE,
Rue des Bons-Enfants, 46-48.

1879

FRANCE

90⁸

MLEV

DEC. 20, 1930

COUR D'APPEL DE ROUEN



AUDIENCE SOLENNELLE

DE RENTRÉE



Le mardi 4 novembre 1879, à l'issue de la Messe du Saint-Esprit, célébrée dans la grande Salle, dite des Procureurs, avec l'assistance de S. Em. Monseigneur le Cardinal-Archevêque, la Cour d'Appel s'est réunie en Audience solennelle, pour la reprise de ses travaux, sous la présidence de M. le Premier Président Neveu-Lemaire, C ✱.

Le prétoire était occupé par les premières Autorités militaires et civiles de la cité, auxquelles des sièges avaient été réservés.

Etaient présents : MM. Lehucher, O ✱, Couvet, ✱, Gesbert de la Noë-Seiche, ✱, *Présidents* ;

MM. Letendre de Tourville, O ✱, Godefroy, O ✱, Morel-Beaulieu, ✱, *Présidents honoraires* ;

MM. Legentil, ✱ doyen, O'Reilly, ✱, Malhéné, ✱, Laignel-Lavastine, ✱, Félix, ✱, Duval, ✱, Yvert, ✱, Fournot, Marye, baron Elie-Lefebvre, Thil, ✱, Duhamel, ✱, Boulland, Grenier, Pellecat, Arondel, Loiseau. Legay, Thubeuf, Leroux, Lemasson, Bligny, Louvet, *Conseillers* ;

MM. Nepveur, O *, Homberg, *Conseillers honoraires* ;

M. Poux-Franklin, *, *Procureur général* ;

MM. Reynaud, Chrétien, Gaultier de la Ferrière, *Avocats généraux* ; A. Neveu-Lemaire, Marais, *Substituts* ;

M. Goupil, *Greffier en chef intérimaire* ; Faucillers, Pelletier Bruneaux, Morel, *Commis-Greffiers* ;

Etait absent : M. le Conseiller Moreau, *, pour le service des Assises de l'Eure.

M. le Premier Président ayant donné la parole au Ministère public, M. A. Neveu-Lemaire, Substitut du Procureur général, s'est levé et a prononcé le discours suivant :

MONSIEUR LE PREMIER PRÉSIDENT,

MESSIEURS,

En 1604, à l'ouverture du Parlement d'Aix, le Premier Président Duvair se plaignait déjà de la difficulté de traiter « un sujet convenable à la circonstance » (1) qui nous rassemble. Il regrettait cette inexorable coutume, « qu'un ancien appelait la plus dure tyrannie du monde, » et devant laquelle nous nous inclinons avec respect, puisqu'elle est l'œuvre de la loi. Si un Magistrat de si haut mérite, qui a tenu deux fois les sceaux de France, « obligé de présenter tous les ans à même jour que celui-ci un même discours, » reconnaissait tout ce qu'il y a d'ingrat « à tirer de sa puissance quelque chose de neuf, et à rendre quelque saveur à un mets si souvent apprêté, » (2) que vous dirai-je, ayant en plus que Duvair deux siècles de harangues devant moi, et en moins que lui l'autorité d'une parole qui l'a fait surnommer le Malherbe de la

(1) Décret du 6 juillet 1810. Art. 31.

(2) Duvair : Disc. prononcé à la Saint-Remy, 1604.

prose. Je vous demanderai, avec mon éloquent modèle, « votre favorable attention, » et, donnant, s'il se peut, un aspect nouveau à un sujet qui ne l'est guère, j'essaierai de rechercher devant vous les transformations successives de l'éloquence du Barreau français.

Quel est le caractère de cette éloquence ? Quels ont été ses progrès ? Quelles vicissitudes a-t-elle traversées pour arriver enfin ou plutôt pour revenir à cet éclat naturel et sans fard qui, de l'avis de Cicéron, est la perfection du genre ? (1) Telle est l'étude rapide qui m'a paru digne de vos méditations.

Si quelque chose a le droit de nous étonner, c'est la nuit profonde qui succéda, pendant plusieurs siècles, à la chute de l'empire romain. La civilisation avait entièrement disparu sous la rouille de la barbarie, et, avec la civilisation, tout ce qu'elle renfermait de savoir, de goût, de délicatesse dans l'art de bien dire. Il semble que le vieux monde ait été anéanti, et que l'humanité recommence. Le langage lui-même a perdu sa forme, et les peuples apprennent à reconstituer les éléments d'un dialecte nouveau. Nous sommes loin de l'éloquence judiciaire et politique à la fois qui brillait d'une si vive lumière sous le ciel de Rome et

(1) *Et, ut opinio mea fert, succus ille et sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit in quâ naturalis esset, non fucatus nitor.*
Cicér. Brut. § 9.

d'Athènes. Nous sommes loin des doctes enseignements que les maîtres donnaient à la jeunesse de leur temps. Que sont devenus leurs préceptes ? Si l'on connaît encore les traités de Cicéron et de Quintilien, c'est pour dire avec Isidore de Séville qu'ils sont trop longs pour être lus (1).

Sans doute l'éloquence judiciaire ne pouvait avoir le même caractère en France que dans ces Républiques où chaque affaire privée, portée devant le peuple, devenait une affaire d'Etat, où les luttes de la tribune aux harangues et du forum donnèrent naissance aux deux plus grands orateurs qui aient existé. Chaque pays a ses mœurs, son génie. Même au temps où les Parlements, dans le but de contrebalancer une autorité royale sans limites, tendaient à sortir du domaine judiciaire pour envahir celui de la politique, la langue du droit resta chez nous ce qu'elle est aujourd'hui, la langue des affaires privées. Mais que d'efforts ne lui a-t-il pas fallu pour dépouiller les langes du Moyen-Age ? Que de patience et de labeur pour s'affranchir au *xvi^e* siècle, en s'enrichissant des souvenirs classiques ? Que de persévérance, enfin, pour abandonner au *xvii^e*, la tradition grecque et latine, devenir nationale,

(1) Hallam : *Histoire de la Littérature en Europe, aux *xv^e*, *xvi^e* et *xvii^e* siècles*. T. I. p. 3.

et conquérir ces qualités françaises que notre Barreau a définitivement consacrées ?

Sans remonter aux jours du duel judiciaire et de ses formules, à cette époque où, comme dit Loisel, il fallait « plus de champions de bataille aux plaids que d'avocats, » vous ne trouverez point trace sérieuse d'un Barreau organisé avant le xiv^e siècle. La force primait le droit, et l'action remplaçait partout la parole. Comment, d'ailleurs, aurait-il pu en être autrement, alors que le Parlement de Paris ne devenait sédentaire qu'en 1302, et que l'imprimerie ne vulgarisait les chefs-d'œuvre anciens qu'au xv^e siècle, cet âge de transition destiné à recueillir les trésors intellectuels auxquels nous allions devoir la Renaissance. Les principes de correction de notre langue ne datent même que de 1550 ; et la compilation de Pierre Fabry, sur l'art de *plaine rhétorique*, ce traité si informe et pourtant si populaire, composé en 1521 avec quelques débris de l'Antiquité, ne semblait pas de nature à former de brillants orateurs.

Nous n'irons donc pas au-delà de cette période. Nous ne mentionnerons aucun des notables avocats antérieurs à cette époque, ni maître Jean Pastourel (1), que René Chopin inscrivait au rôle du Parlement

(1) 1301.

dans son commentaire sur la coutume de Paris, ni Pierre de Laforest (1), qui lui était bien supérieur, et devenait, à ce titre, Avocat du Roi, Archevêque de Rouen et Cardinal. Les seuls vestiges dignes d'intérêt, qui nous soient restés de l'éloquence judiciaire du x^ve siècle, sont la requête au Roi lue par l'abbé de Saint-Fiacre, assisté de Guillaume Cousinot, en faveur de la Duchesse d'Orléans contre le meurtrier de son mari, le duc Jean de Bourgogne, ou le plaidoyer de Juvénal des Ursins devant Charles VII en faveur du duc d'Alençon, qui l'avait trahi. — Quoi de plus touchant que l'exorde de Cousinot tiré de saint Luc (2), et cette image de la pitié de Dieu s'inclinant sur la veuve et les enfants de la victime. Quoi de plus digne et de plus émouvant tout ensemble que la supplique de Juvénal des Ursins, lorsqu'après avoir discuté une loi de Jules César, il propose au Roi l'exemple des souverains qui, depuis Philippe de Macédoine jusqu'aux rois de France et d'Angleterre, ont, en cas de trahison, préféré miséricorde à justice, lorsqu'il finit par lui rappeler les nombreux services que les aïeux du duc ont rendus à la couronne, et les titres du duc

(1) 1340.

(2) *Hæc vidua erat quam quum vidisset Dominus, misericordiâ commotus est super eam.* (Saint Luc, chap. vii.)

lui-même à la clémence royale. Nul de nos meilleurs orateurs ne dédaignerait de signer une pareille défense.

On ne peut, toutefois, se dissimuler que les emprunts étrangers déparaient déjà le discours et nuisaient à sa liberté d'allure. Peut-être eût-il été logique de penser que l'imitation des modèles, due aux récents bienfaits de l'imprimerie, allait donner au goût plus de pureté, à la composition plus de fermeté. Il n'en n'est rien ; et, lorsqu'au xvi^e siècle on devait compter sur les progrès de l'esprit humain et l'étude approfondie des grands écrivains pour discipliner le langage et restaurer sa beauté, on sera surpris de voir le Barreau sacrifier au faux luxe d'ornements parasites. L'éloquence brève et naïve des âges précédents sera remplacée par une faconde prétentieuse, un abus de phrases grecques ou latines, de mots hébreux ou arabes, de comparaisons étranges, en un mot par le stérile étalage d'un pédantisme indigeste. Dans les plaidoiries les plus célèbres, les avocats invoqueront à l'envi les héros de la fable et ceux de l'histoire, les poètes du paganisme et les pères de l'Eglise. Darius se trouvera en compagnie de Charlemagne à l'occasion d'une demande en séparation de corps, et Ulysse à côté de Jean Chrysostôme à propos de la résiliation du bail d'une maison hantée par des

esprits (1). Lorsqu'on parcourt ce qui nous reste des meilleurs avocats du temps, des plus considérables par le talent, dont les plaidoyers nous ont été religieusement conservés, dont quelques-uns même ont obtenu l'honneur de plusieurs réimpressions, d'Anne Robert, par exemple, tombé victime de la Saint-Barthélemy, ou de Claude Expilly, devenu Premier Président du Sénat de Chambéry après la conquête, on reste confondu des hors-d'œuvre répandus dans leurs discours. De tous ces Maîtres de la parole, dont Loisel nous a gardé les noms, presque aucun n'a échappé à la contagion du mauvais goût.

Qu'ils aient déjà fait à cette époque beaucoup d'honneur à notre langue (2), comme on l'a justement remarqué : nous n'y contredirons pas, alors qu'ils s'appelaient Gilles Lemaître, Pierre et Noël Brulart, Gabriel Marillac, François de Montholon. Ce n'était pas Jean des Vaux qui pouvait arrêter les progrès de notre langage, lui qui prenait tant de peine à polir le sien ; ce n'étaient ni Mangot, ni Canaye, tous deux si habiles qu'on ne savait auquel donner la préférence ; ni l'infatigable Rebours, si chargé d'affaires qu'on disait au Palais que tout allait à *rebours*. Avons-nous

(1) Plaidoyer de Julien Peleus, en 1595, par, devant le Parlement de Bordeaux.

(2) Duverdier, préface de sa *Bibliothèque française* publiée en 1581.

besoin de citer aussi Pierre et François Pithou, chers à Pasquier ; Estienne Pasquier lui-même, l'auteur des *Recherches sur la France*, le précurseur de Montequieu, et Versoris, son rival, Versoris à la voix grave, à la répartie vive, au geste imposant : rudes athlètes, dont la mémoire est inséparable de cette grande et interminable lutte relative à l'enseignement public, qui a tant passionné nos pères. . . . il y a trois cents ans !

Il serait souverainement injuste, en effet, de ne pas rendre hommage à leurs qualités fortes et viriles, à leur argumentation substantielle, à leur débit animé, à leur verve piquante et souvent pittoresque. Il n'en est pas moins vrai que la plupart ont sacrifié aux faux-dieux, et qu'on peut répéter avec La Bruyère : « Il y a moins d'un siècle qu'un livre français était un certain nombre de pages latines, où l'on découvrirait quelques lignes ou quelques mots de notre langue. Les passages, les traits et les citations n'en étaient pas demeuré là. Ovide et Catulle achevaient de décider des mariages et des testaments, et venaient, avec les Pandectes, au secours de la veuve et des pupilles. » (1)

Les Magistrats eux-mêmes cédaient à l'exemple ; l'entraînement était général ; et nous avons pu lire

(1) *Caractères*, chap. xv.

dans Loisel quelle agréable surprise ravit l'auditoire, « lorsqu'une après-dinée que l'on plaidait à propos d'une horloge, » l'avocat du Roi, Gilles Bourdin, remplaçant un de ses collègues empêché, se leva d'office, et, sans communication préalable, « montra sur le champ ce qu'il savait sur ce sujet, n'oubliant rien à alléguer d'Archimède, de Vitruve et de Cassiodore, » alors que personne ne s'y attendait, et qu'on avait pris son recueillement pour du sommeil (1). Bourdin possédait, en effet, le droit, la théologie, la médecine et les mathématiques; c'était un prodige d'érudition. Il lisait dans le texte les auteurs grecs, hébreux et latins; et c'est de lui et des gens du Roi, ses deux collègues, le brillant Dumesnil et Aymon Boucherat, dont tout le mérite consistait à être frère de Guillaume, qu'on se plaisait à dire au Palais : « que l'un savait plus qu'il ne disait; que l'autre disait plus qu'il ne savait; que le troisième ny ne savait, ny ne disait. »

De tous ceux qui ont le plus contribué à répandre une méthode aussi peu conforme au génie de notre langue, il faut placer au premier rang Christophe de Thou, l'émule de Pierre Séguier en éloquence et en renommée. C'est surtout à lui, si l'on en croit Pasquier, c'est à son influence, lorsqu'il devint Premier Prési-

(1) Loisel. *Dialogue des Avocats*, p. 88.

dent, que l'on doit cet usage; c'est pour se concilier sa bienveillance que le Barreau l'adopta. — « Cette nouvelle forme de plaider, si je ne m'abuse, » écrit Pasquier, « est venue d'une opinion que nous eûmes de contenter feu M. le Premier Président de Thou..... Nous voulûmes nous accommoder à l'oreille de celui qui avait à nous écouter; tout ainsi que le bon cuisinier doit appareiller ses viandes au goût de son maître. Or, puisqu'il a plu à Dieu l'appeler à soi, je désire aussi qu'avec lui soit ensevelie cette nouvelle manière d'éloquence, en laquelle pendant que nous nous amusons à alléguer les anciens, nous ne faisons rien d'ancien » (1).

Quoi qu'il en soit, tel était le défaut dominant. La mode a ses caprices; les préjugés ont leur tyrannie, à laquelle les esprits les plus sains et les plus vigoureux ne peuvent se soustraire. Barnabé Brisson lui-même n'a pas résisté; Brisson, « ce personnage incomparable, » comme l'appelle Duvair, « qui montra à son siècle combien un seul esprit peut concevoir de toutes les sciences ensemble. » — « Malgré un étrange travail, une incroyable mémoire, une merveilleuse vivacité, plusieurs choses le reculaient bien loin de la perfection, » d'après le judicieux Chancelier; « c'est que ses discours

(1) Pasquier. Lettre XII, liv. VII.

étaient si remplis de passages, d'allégations et d'autorités, qu'à peine pouvait-on bien prendre le fil de son oraison ; » et Duvair ajoutait, avec la haute raison qui donne tant de prix à ses considérations sur l'éloquence française : « Je ne sais s'il y a chose en cet art plus vicieuse que celle-là, et qui s'éloigne plus de la fin qu'elle se propose. S'il y a quelque bonne raison en un discours qui seule quasi pourrait faire l'effet que désire l'orateur, n'est-elle pas noyée dans une mer de choses inutiles, recherchées pour employer le temps et contenter le vain désir de parler longuement. »

Ce besoin immodéré de citer les auteurs sacrés ou profanes à tout propos, et hors de propos, non-seulement Duvair et Pasquier le constatent et le critiquent ; mais Loisel qui, lui aussi, ne se défendit peut-être pas assez de ce travers, se joint à eux dans les préceptes qu'il met dans la bouche de son ami, et qui sont comme un témoignage irrécusable de bon goût, de bon sens et de bon conseil (1). Ne sent-on pas déjà, dans le jugement que portent sur leurs orateurs les meilleurs esprits du xvi^e siècle, que le moment est proche où naîtra le siècle de Louis XIV, où la langue elle-même se disciplinera sous le génie de Richelieu, où l'action de l'Académie française se fera enfin sentir sur le

(1) Loisel. *Dialogue des Avocats*, p. 123.

Barreau. Ce qui manquait à ces orateurs, ce n'était ni l'originalité ni la puissance; ils avaient la passion, quelquefois même la grandeur. Ce qui leur manquait, c'était la mesure dans l'expression comme dans la pensée, un sage équilibre, la juste proportion des choses, ce je ne sais quoi de complet qui fait d'une œuvre un tout homogène, harmonieux et régulier.

Le Barreau ne renoncera pas toutefois sans difficulté à ses usages pour se plier aux exigences, que le sentiment du beau et du vrai commence à imposer à toute littérature. Lorsqu'au style inégal et heurté des productions antérieures, Malherbe, dans la poésie, et Balzac, dans la prose, avaient substitué l'élégance et la noblesse des termes; lorsque armée du libre examen et dédaignant tout esprit d'imitation scolastique, la philosophie avait ouvert des routes inconnues, et fondé, avec Descartes, une méthode et un langage empruntés aux sciences d'observation, on s'est demandé pourquoi l'éloquence judiciaire était demeurée stationnaire, pourquoi elle n'avait pas suivi le mouvement général. Des différentes causes auxquelles on a prétendu attribuer un fait aussi digne de remarque, la seule, la véritable, si je ne me trompe, c'était l'esprit même du Barreau, l'attachement des Avocats aux vieilles coutumes, le genre de leurs travaux. Hommes d'étude et par conséquent d'érudition, habitués à vivre dans le

passé, participant des mœurs de la Magistrature et faisant corps avec elle, ennemis de l'inconnu, ils résistaient volontiers à tout changement. Leur dignité tranquille, la gravité de leur vie, la modération de leurs idées leur inspiraient la crainte des nouveautés. Il n'est donc point surprenant que le Barreau, qui partageait les mêmes opinions que les Magistrats et partagea plus tard le même exil, ait, pendant la première partie du xvii^e siècle, conservé le même langage.

Pour mettre un terme à ces nombreuses citations qui faisaient du discours *une marqueterie*, selon l'expression de Pasquier, il ne faudra pas moins que les grands exemples qui vont s'imposer avec Corneille et Pascal, l'implacable guerre faite par Molière aux savantes et aux précieuses, les préceptes de Boileau, et sans doute aussi la spirituelle satire de Racine. Plus d'un avocat, qui peut-être avait débuté par la *naissance du monde*, se sera corrigé en reconnaissant ses défauts sous les traits de Petit-Jean; et la puérile exhibition d'une science confuse sera tombée devant une comédie digne d'Aristophane. — « Il s'agit d'un chapon, » dit le poète, « et non point d'Aristote et de sa politique. » La critique de Racine est-elle exagérée? A-t-elle mérité les reproches que lui adresse l'historien de la littérature de l'Europe du xv^e au xvii^e siècle, et Hallam n'est-il pas trop sévère, lorsque après avoir

blâmé l'emploi des mots techniques et le jugement du dernier acte, il prétend « que loin d'ajouter à la gaieté comique, une pareille bouffonnerie dégénère en absurdité » ? (1). Cette plaisante histoire du chapon n'est-elle pas réelle en effet, si nous en croyons Huet, le savant évêque d'Avranches ? N'est-elle point empruntée au souvenir de la distraction restée célèbre d'un avocat qui, réclamant un coq au nom de Mathias, et, se trompant de génitif dans sa phraséologie latine, au lieu de *gallus Mathiæ* avait prononcé le mot malencontreux de *galli Mathias*, mot qui depuis est devenu français, mais, disons-le bien vite, ne l'est plus au Barreau. Il suffirait d'ailleurs, pour justifier Racine, d'interroger les recueils de l'époque, et notamment d'entendre un avocat, plaidant pour sa fille en séparation de corps, dire à ses juges : « *Verum est dicere*, oui, il est bien vrai ; ma fille est heureuse et malheureuse tout ensemble : heureuse *quidem* d'avoir trouvé un époux distingué par sa naissance, malheureuse *autem* de ce que ce gentilhomme a renversé sa fortune par sa mauvaise conduite ; en sorte, Messieurs, que ma fille court risque de se voir réduite à mendier son pain, ce pain que les Grecs appellent « *τον αρον*. »

Il est certain que cette manière de dire était en

(1) Hallam, t. IV, page 334.

opposition trop formelle avec le ton qui régnait alors. Aussi n'a-t-elle point tardé à disparaître avec deux hommes qui honorèrent le Barreau français : dont l'un, après avoir épuisé toutes les faveurs de la renommée, alla s'enfermer à Port-Royal, et dont l'autre, ami de Boileau, prit place à côté de lui à l'Académie. J'ai nommé Antoine Le Maistre et Patru.

Le genre oratoire de ces deux avocats se ressemble par un langage plus simple, plus concis, plus clair, mieux ordonné. Une grave harmonie tend à s'établir dans les différentes parties du discours. L'unité s'impose dans les lettres comme dans l'Etat. Le Maistre diffère, il est vrai, de Patru et de sa froide sévérité par la chaleur qui l'anime. Il a moins de goût, mais il a plus d'éclat, plus de passion. Il ne se défend point encore assez contre les ornements ambitieux ; peut-être invoque-t-il trop souvent les Pères de l'Eglise ; mais il se précipite avec ardeur dans la discussion, et, sachant déployer, selon la belle expression d'un ancien Magistrat, *les maîtresses voiles de l'éloquence*, il entraîne ses auditeurs, sans prendre toujours la peine de les convaincre. Il s'attaque moins à la raison qu'au sentiment, et, si l'institution du jury eût existé de son temps, il aurait sans doute exercé sur les jurés plus d'empire que sur la Grand'Chambre du Parlement. — « Chaque fois qu'il devait plaider, ni prédicateurs ni prédications

ne tenaient. L'on avait beau courir en Bourdaloue, en Massillon....., la parole divine perdait son charme. Les églises devenaient désertes, et il fallut que, sagement prudents, les orateurs évangéliques s'entendissent avec leur confrère du Barreau sur l'heure de ses plaidoiries pour changer l'heure du sermon » (1).

Patru, au contraire, avait moins de hardiesse et moins d'élan. Il ne cherchait point à s'élever, comme Le Maistre, par des considérations étrangères ou superflues. Bien qu'il ait quelquefois atteint à la hauteur de la plus rare éloquence, il est, en général, sobre et contenu; son trait distinctif est la pureté. Il met tous ses soins à polir son style. On a comparé l'atticisme de ses discours à certaines harangues de Démosthènes, à celles de Lysias et d'Isée, du dernier surtout; sa manière a un parfum d'antiquité propre à satisfaire les esprits les plus délicats. Il y a chez lui plus d'art que d'inspiration; il se défie de l'imprévu; ses mouvements sont notés, ses emportements aussi. Sa discussion est ferme, serrée, lucide. Il excelle dans l'exposition des faits, dans leur déduction, et force la conviction du juge par la vigueur de sa logique et la puissance de son argumentation. Aussi serait-on tenté de citer le mot de l'auteur anglais dont j'ai déjà parlé :

(1) Compte-rendu de l'ouvrage de M. Munier-Jolain. *Gazette des Tribunaux*, 4 avril 1879.

« Nous ferions foule pour entendre Le Maistre, mais nous serions forcés de nous ranger à l'opinion de Patru. »

Que dire maintenant de Gillet et d'Erard ? de Lenoble et de Fourcroy ? de tant d'autres dont le nom s'est perdu dans le rayonnement du xvii^e siècle, si ce n'est qu'ils ont eu aussi leur jour de succès, qu'ils étaient dignes de l'estime de leurs contemporains et de l'attention de la postérité, sans excepter Jean Gaultier, cet aigre et mordant orateur, auquel un vers satirique de Boileau a infligé l'immortalité (1). Qu'il nous suffise de placer à part l'austère figure d'Omer Talon qui, s'il ne fut pas tout à fait exempt des erreurs littéraires de son temps, sut du moins se préserver de ses erreurs politiques et religieuses.

Quel sera le rôle du Barreau au xviii^e siècle ? La langue a atteint sa perfection devant les tribunaux, dans la chaire et sur le théâtre ; mais la scène change : la dissertation va revêtir une teinte plus philosophique, un caractère social et humanitaire, si je puis m'exprimer ainsi. Impatiente du joug que lui a imposé l'autorité du grand siècle, la pensée commence à s'agiter sous un souffle plus ardent : on sent les aspira-

(1) Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gaultier en plaidant.

tions généreuses fermenter sous l'apparente régularité de l'ordre établi. La parole est une arme au service des audacieux. Ce qu'on attaquera dans nos institutions, ce qu'on cherchera d'abord à renverser, ce sera le système d'administration de la justice criminelle, système déjà ébranlé par l'adoucissement des mœurs et récemment condamné par de trop funestes abus. L'indignation, la pitié, tout se réunira pour précipiter les choses ; et, du haut de son siège, un Magistrat du Parquet dénoncera à l'opinion publique une législation qu'il a mission de faire exécuter. On comprend, en effet, la juste émotion de Servan, lorsqu'on réfléchit à la dureté de nos lois pénales, au défaut d'équilibre entre le crime et la répression, au supplice odieux de la question ; lorsqu'on songe à la nécessité de la réforme préparée par son éloquence, aux applaudissements de Voltaire. Un combat se livrera donc entre le présent et le passé : de l'effort de la lutte sortira une diction plus abondante, plus accentuée ; et la simplicité disparaîtra dans la mêlée, pour faire place aux périodes sonores, au règne de la déclamation et de la fausse sensibilité.

Il ne faut pas croire, toutefois, que les saines traditions s'altèrent aussi brusquement. Il restera longtemps encore au Barreau comme un brillant reflet des beaux jours de Louis XIV ; et nous allons trouver dans Cochin, et, quelques années plus tard, dans Gerbier,

deux modèles accomplis de la pureté du style et du goût.

A la manière de Cochin, on voit, en effet, qu'il est l'héritier de Patru, le contemporain de Fénelon. On devine aisément qu'il a médité les *Dialogues sur l'éloquence*, sur son but, sur les ressorts qu'elle doit faire agir pour persuader et convaincre. Chez lui nulle emphase, nul abus de la rhétorique ; mais une merveilleuse union de l'élégance et de la simplicité. Pour lui comme pour l'Archevêque de Cambrai, « la véritable éloquence n'a rien d'enflé ni d'ambitieux ; elle se modère et se proportionne aux sujets qu'elle traite, et aux gens qu'elle instruit ; elle n'est grande et sublime que quand il faut l'être » (1). Avec quel tact, quel sentiment des convenances oratoires, il présente la requête des religieuses de Maubuisson contre leur abbesse. Avec quel art, quelle dignité il compare « les exemples de la princesse Palatine, née dans l'éclat du trône et quittant avec joie ses grandeurs et sa fortune pour s'anéantir dans le cloître, » avec le luxe, les prodigalités, les raffinements de délicatesse, l'insupportable fierté de la dame de Châteaumorand « qui, en devenant abbesse, semble même avoir oublié qu'elle est religieuse. » En quels termes magnifiques il parle du respect de la chose

(1) Fénelon. *Dialogues sur l'éloquence*. Deuxième dialogue, p. 302.

jugée et des périls que doit entraîner la violation de ce principe, lorsqu'il repousse, au nom de la justice, l'inscription de faux dirigée contre un de ses arrêts. Réduire la discussion au point capital, disposer l'enchaînement de ses preuves en les fortifiant l'une par l'autre, les revêtir enfin des seules couleurs qui conviennent : tel est le secret du mérite des plus illustres. Tel fut celui de Cochin. Il plaida sa première cause à vingt-deux ans : à trente, il avait le renom d'un orateur consommé.

Les débuts de Gerbier furent plus tardifs. Préparé de longue date aux sérieuses études, nourri de la doctrine des jurisconsultes et du génie des anciens, il ne parut au Barreau qu'à l'âge de vingt-huit ans. Mais à peine fut-il entré dans la lice qu'il compta ses plaidoyers par des triomphes. Voyez avec quelle fidélité de pinceau il nous retrace le portrait des solitaires de Port-Royal dans l'affaire du testament de Nicole : « de cette pépinière de grands hommes, où, » dit-il, « Arnaud, Pascal, Nicole, Racine, composaient ces chefs-d'œuvre qui ont assuré à la France la supériorité dont elle jouit sur toutes les autres nations ; où les savants vont chercher chaque jour les éléments de notre langue et de toutes les sciences ; où l'homme de lettres et l'orateur puisent, comme dans leur source, l'art du raisonnement et de l'éloquence ; où l'homme

de bien, dans quelque religion qu'il soit né, trouve les développements de cette morale pure, dont le ciel a mis le germe dans tous les cœurs. » La voix grave, le regard pénétrant, la noble attitude, cette physionomie qui lui a valu le glorieux surnom d'*aigle du Barreau*, tout en lui était fait pour captiver, pour dominer ses auditeurs. C'était le Berryer de son temps. Nul n'a possédé au plus haut degré l'action oratoire, cette éloquence du corps, dont parle le cardinal Maury, et dont la nature l'avait si libéralement doué. Ses contemporains n'ont jamais parlé de lui qu'avec enthousiasme. — « Il effaça, » dit Delamalle, « tout ce qui avait brillé au Barreau depuis Cochin. » Ne sont-ils pas tous deux, en effet, de la grande école ; n'eurent-ils pas tous deux les mêmes qualités, le même éclat dans les images, la même vigueur dans le raisonnement, la même spontanéité, le même dédain de la parole écrite, lorsque à l'aide de quelques notes placées sous le regard, ils se livraient au souffle inspirateur de l'improvisation.

Ce n'est pas à dire que l'élite de cette génération, les Mannory, les Bergasse, les Target, Lacretelle, Portalis, Mirabeau lui-même, aient été deshérités de leur part d'éloquence judiciaire ; qu'ils aient eu un style moins poli, une parole moins châtiée, une dialectique moins lumineuse ; qu'ils aient manqué de mouvement, de verve entraînante et communicative.

Non certes : leurs plaidoiries comme leurs mémoires protesteraient au besoin devant la postérité. Mais à mesure que l'on avance dans le XVIII^e siècle, l'influence de Jean-Jacques Rousseau se fait sentir. Les généralités métaphysiques altèrent la précision du langage. La beauté artificielle succède à la beauté naturelle : on devient plus déclamateur. Publiciste et philosophe à la fois, l'avocat traite à la barre toutes les questions qui agitent le monde dans lequel il se meut ; il franchit les bornes étroites de la cause, prend le ton dogmatique et pose hardiment sa thèse en face des préventions favorables de la curiosité publique. Des souffrances ou des misères individuelles, il aime à s'élever aux misères ou aux souffrances sociales. Il remue profondément les âmes passionnées pour le respect de la vie humaine et de la liberté. Il est amer pour les institutions, compatissant pour le coupable ; il critique l'état général des mœurs ; attaque le mal, cherche le remède et les améliorations à introduire. Il ne se contente pas d'appliquer au débat les lois existantes. Il se pose en réformateur, il indique les vices de la législation, il parle déjà de droits autant que de devoirs ; et, sous la révolution littéraire, on entend le bruit sourd de la révolution politique.

Ce n'est pas seulement à la raison qu'il s'adresse, c'est aussi à l'exagération du sentiment. On ne dit

rien simplement, même les choses les plus simples. Ecoutez Target, lorsque dans sa plaidoirie en faveur de la rosière de Salency, il nous montre : « un lieu sur la terre, où la vertu simple et naïve reçoit encore quelques honneurs publics ; ce lieu est loin de la politesse et du luxe des villes : c'est un village de Picardie. Là s'est maintenue, à travers les révolutions de douze siècles, une cérémonie touchante qui fait couler des larmes, une solennité auguste par sa vénérable antiquité et par ses salutaires influences ; là, le pur éclat des fleurs qui couronnent tous les ans l'innocence, en est à la fois le prix, l'encouragement et l'emblème. L'ambition y dévore aussi les jeunes cœurs ; mais c'est une ambition douce : la conquête est un chapeau de roses. » Le sujet prêtait à la pastorale, nous le confesserons volontiers ; il était digne de Florian ; mais, en admirant le portrait, est-il interdit de signaler un travers de l'époque ? Et lorsqu'il s'agira de provoquer la nullité d'un mariage pour défaut de publicité, est-il besoin que Delamalle nous offre « le tableau sensible et vrai d'un mariage librement consenti » ? Qu'il nous représente ce père qui marie sa fille, *sa fille unique* ; qui va trouver tous ses parents, tous ses amis, les rassemble et leur présente avec elle l'époux qu'il lui destine ? Est-il besoin de nous dépeindre avec tant de complaisance le jour solennel, les flam-

beaux allumés qui ont devancé l'aurore, tout le monde occupé à la parure de la mariée, sa tête couronnée de fleurs, sa marche vers le « temple », la consécration publique, enfin de cette union « qui va donner une mère à la nature, un père à l'Etat, et des enfants à la patrie » ?

Que dans une cause où de grands intérêts sont en jeu, où des personnalités considérables sont en présence, où s'agitent des passions politiques, des questions de morale ou de philosophie, l'orateur s'élève : il le peut, et souvent il le doit. Mais qu'il s'évertue à donner au débat une ampleur que celui-ci ne comporte pas, à sortir de son sujet pour l'agrandir, à déployer une pompe oratoire sans proportion avec les faits, c'est ce que le bon sens ne peut approuver, pas plus que le goût qui en est l'expression.

Telle était cependant la tendance générale des esprits, tendance au paradoxe et aux spéculations philosophiques, lorsque la Révolution éclata. La chute des Parlements entraîna celle du Barreau, et le sceptre du Bâtonnier fut brisé entre les mains de Tronchet. Mais si l'Ordre fut aboli avec ses prérogatives et son costume (1), il est une chose qu'on n'abolit pas facilement en France, c'est le courage et le dévouement : témoins

(1) Loi du 11 septembre 1790, art. 10.

Desèze, Tronchet, Chauveau-Lagarde, Tronson-Ducoudray, et tant d'autres qui ne cessèrent de prêter leur appui à la défense aux mauvais jours de notre histoire.

Rétabli en l'an XII et définitivement reconstitué en 1810, à peine l'Ordre eut-il retrouvé ses traditions que son éloquence reparut, un instant étouffée par le bruit des armes. Quelle forme politique, en effet, était plus propice à sa renaissance, à ses luttes, à ses progrès, que la forme représentative, ce gouvernement de la légalité où les plus graves questions sont portées devant la Justice, comme elles se discutent à la tribune du pays. Avec la Restauration et les régimes qui se sont succédé, si le pouvoir judiciaire reprenait une large place, le Barreau voyait aussi un plus vaste horizon se développer devant lui. Non-seulement les études juridiques ne lui suffisaient plus ; il lui faut une intelligence ouverte à la politique, aux beaux-arts, à l'industrie, aux sciences, à l'histoire, une aptitude à tout comprendre, et, pour se faire comprendre à son tour, une rare aisance de langage, le tact, la mesure, ou, suivant l'expression de d'Aguesseau, « une simplicité amie des lois. » Aussi jamais époque fut-elle plus florissante, plus féconde en illustrations de la parole. Je n'ai point la prétention de reproduire ici la physionomie de ces hommes remarquables à tant de titres,

d'imprimer à chacun le cachet de son génie particulier, avec les différences souvent si délicates qui le caractérisent. Je ne retracerai pas devant vous les éminentes qualités de ces orateurs si divers et pourtant si semblables par le respect de la méthode et de la langue, l'imposante dignité de de Serre et de Lainé, leur émotion sincère et généreuse; les pathétiques accents de Ferrère et de Bellart, la merveilleuse clarté de Bonnet, de Ravez ou de Martignac; l'impitoyable logique de Tripier; Dupin, Delangle; les ressources inépuisables de Philippe Dupin, son talent si souple, si varié; les dramatiques inspirations de Chaix d'Est-ANGE ou l'incomparable action de Berryer, le mérite enfin de leurs glorieux émules : Bethmont, Paillet, Marie, Baroche, pour ne parler que des morts. Je ne puis indiquer que les traits généraux de chaque période, l'excès d'érudition du xvi^e et du commencement du xvii^e siècle, l'abus des généralités au xviii^e, l'élégante simplicité du xix^e. Lorsqu'une langue est parvenue à sa maturité, peut-être a-t-elle moins de saveur, moins d'originalité, moins d'audace; mais aussi possède-t-elle une transparence, une limpidité, qui laissent apercevoir les moindres nuances de la pensée.

Quel est le but à atteindre? la vérité; la voie pour y conduire? la précision. Telles sont, en effet, les qualités

dominantes de l'école moderne. Négligeant les idées accessoires et les effets prétentieux, laissant de côté les lieux communs, les sentences banales, tout l'arsenal, en un mot, d'une rhétorique surannée, elle marche directement et poursuit sa course, sans se laisser égarer par les détours de la route. L'avocat cherche moins à briller qu'à convaincre. Il se sert de la parole, selon le précepte de Fénelon, comme un homme modeste de son habit, pour se vêtir et non pour se parer. Son éloquence n'est pas écrite : elle est spontanée ; elle agit plus qu'elle ne parle ; et si elle perd quelquefois de sa correction et de sa grâce, elle y gagne une hardiesse et une force qui la dédommagent amplement. Elle est pratique avant tout, et doit sans doute aux découvertes scientifiques du siècle, à la rapidité qui nous emporte à travers l'espace et le temps, cette allure libre et prompte qui plaît tant aujourd'hui. Aller droit et vite, telle est sa devise. L'improvisation est sa règle. Comme toutes les choses de ce monde, elle a eu sa révolution commencée par Patru, que Cochin et Gerbier ont continuée, et dont les Tripier et les Dupin ont assuré le triomphe. Affranchir la parole judiciaire en la délivrant du joug de la mémoire ; créer la langue des affaires en repoussant tout ornement inutile ; discipliner enfin l'art oratoire en lui imposant la propriété des termes, c'est un véritable bienfait, dont notre Barreau ne peut

se montrer trop reconnaissant. — « Quand on voit le style naturel, » dit Pascal, « on est tout étonné et ravi; car on s'attendait à voir un auteur, et l'on trouve un homme » (1). Cette pensée, qui s'applique à l'écrivain, ne peut-elle pas s'appliquer à l'orateur dont la parole est simple et sans faste, qui n'apporte au service de sa cause d'autre instrument que la raison, d'autre argument qu'une forte dialectique, d'autre émotion que celle qui résulte de la recherche et de la découverte du vrai. C'est ainsi que procède l'avocat de nos jours. La trame de son discours est serrée, son exposition lucide, sa discussion nerveuse et pour ainsi dire mathématique. Il ne sème point sa plaidoirie de traits parasites, de comparaisons cherchées; il ne la charge point de couleurs trop vives; il néglige l'arrangement des mots pour étudier le fond des choses. C'est, par une réaction salutaire, la victoire du fond sur la forme. Aussi a-t-on pu comparer les pompeuses périodes de l'ancienne éloquence judiciaire aux armes brillantes de la Chevalerie féodale, tandis que notre langage clair et bref ressemble aux armes modernes si précises et si redoutables.

Est-ce à dire que l'on doive absolument dédaigner les séductions de la forme? Que la noblesse du langage,

(1) *Pensées*, 1^{re} partie, art. 10, § XXVIII.

la finesse des aperçus, le charme de l'expression, la grandeur de la pensée reproduite avec éclat doivent être bannies des plaidoyers ? Non, Messieurs, et si je voulais citer des exemples, les noms se presseraient sous ma plume, de ces maîtres du Barreau qui, jurisconsultes habiles et véhéments orateurs, unissent le sobre talent de la discussion à l'art entraînant de la parole. En même temps qu'ils s'adressent à la raison qui persuade, ils ne craignent pas de faire appel à la passion qui subjugué. Ils ne négligent pas, lorsque la cause s'y prête, les teintes brillantes, le trait ingénieux, les considérations élevées qui, sans dénaturer le discours, l'animent, le relèvent et l'agrandissent. Il n'ignorent pas « qu'autant il est nécessaire de fuir l'enflure et le mauvais goût, autant il faut s'attacher avec un pieux respect à nos vieilles traditions d'élégance et de distinction, qui forment l'un des plus précieux patrimoines de notre nationalité » (1). C'est le sage conseil que donnait à ses jeunes confrères, il y a bientôt vingt ans, un bâtonnier toujours prêt à joindre l'exemple au précepte. Oui, il ne faut pas cesser de polir cet admirable instrument de la langue française, la langue de Descartes, de Bossuet, de Racine, de

(1) Discours prononcé par M. Jules Favre, à l'ouverture de la conférence des Avocats, le 3 décembre 1860.

Pascal ; il ne faut pas cesser de l'étudier dans leurs œuvres, monuments impérissables de l'esprit humain. Peut-être est-il un autre conseil non moins utile à suivre, c'est, remontant le cours des âges, d'interroger aussi les immortelles créations du génie grec ou romain. C'est là que ceux qui se destinent à la Barre ou à la Tribune trouveront les plus purs modèles, ces harangues de Démosthènes ou de Cicéron qui sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, d'une éloquence naturelle et vraie, ardente et simple à la fois, occupée de son sujet, non d'elle-même, que la délicate Athènes admirait, que Rome applaudissait avec passion, et qui a conservé sur nos âmes l'empire d'une beauté qui ne vieillit pas.

Il me reste, Messieurs, un devoir à remplir, c'est d'acquitter en votre nom la dette de reconnaissance que la justice contracte envers les Magistrats qui l'ont fidèlement servie, et qu'une retraite volontaire ou légale, enlève à nos travaux.

M. Fouet vous a quittés volontairement. Cédant aux scrupules de la délicatesse, plus encore qu'à l'altération d'une santé chancelante, il a cru devoir devancer l'heure fixée par la loi, et priver votre Compagnie du précieux tribut de ses lumières. Il appartenait depuis plus de trente ans à la Magistrature ; et en l'honorant

par son mérite, la sûreté de ses appréciations, la droiture et la fermeté de son caractère, il n'a fait que continuer les traditions paternelles. Substitut à Yvetot et à Dieppe, Procureur impérial à Pont-Audemer et au Havre, Juge et Vice-Président à Rouen, il avait pris rang parmi vous le 30 juillet 1870. Les fortes qualités que vous avez remarquées chez lui, sa modestie ne me pardonnerait pas de les mettre publiquement en relief; et si quelque chose peut adoucir vos regrets de l'avoir si tôt perdu, c'est la consolante pensée qu'il nous reste attaché par les liens de l'honorariat.

Le siège qu'il occupait avec tant de distinction est aujourd'hui vacant, après avoir été pendant quelques mois rempli par un Magistrat que le Tribunal de la Seine nous a enlevé, et qui a laissé parmi nous le souvenir d'une savante, mais trop courte collaboration.

Si la crainte de voir ses forces le trahir dans l'accomplissement du devoir a déterminé M. Fouet à se retirer avant l'âge, il est des Magistrats que le décret peut atteindre, mais dont il n'atteint ni la vigueur physique, ni la vigueur intellectuelle. M. Horeau et M. Asse sont de ce nombre.

M. Horeau a pris sa retraite au mois de décembre 1878. Substitut aux Andelys et à Evreux; Procureur du Roi à Yvetot, puis Procureur de la République à Bernay; Président à Louviers et Chevalier de la Légion d'hon-

neur, il avait parcouru tous les degrés de la hiérarchie judiciaire. L'expérience consommée qu'il avait acquise pendant le long exercice de ses fonctions, sa profonde rectitude, sa science exacte et sûre donnaient une valeur toute particulière à ses observations juridiques; et l'estime affectueuse dont il était entouré ajoutait encore du poids à son autorité. Si le charme de ses manières, si son affabilité rappelaient les formes courtoises de l'ancienne société française, ces qualités n'excluaient ni la résolution, ni l'énergie. Il les a toujours conservées; et cet âge qui, selon Montaigne, attache autant de rides à l'esprit qu'au visage, semblait lui avoir épargné ses tristes effets.

Il en est ainsi de M. Asse; et à voir la jeunesse d'une intelligence toujours vive, toujours active, on aurait cru volontiers à la jeunesse des années. Substitué à Rouen et à Paris, il dut, après une interruption momentanée, accepter les pénibles fonctions de Juge d'instruction au Tribunal de Rouen, fonctions qu'il remplit pendant dix ans, avec une rare sagacité, et qui n'usèrent pas sa vie, comme celle du Magistrat distingué dont nous déplorions naguère la perte prématurée. Depuis quatorze ans qu'il siège au milieu de vous, ce n'est point à moi de vous dire le zèle et le dévouement qui signalèrent sa carrière, et dont la croix de la Légion d'honneur fut la récompense. N'est-ce

pas indiscret de vous confier qu'à l'exemple des anciens parlementaires, il avait le culte des lettres, ces suprêmes consolatrices qui pourront charmer ses loisirs. Non-seulement il a traduit en vers élégants les *épîtres d'Horace*, mais il a doté notre poésie de quelques-uns des plus beaux passages de *Childe-Harold*.

Qu'il nous soit également permis de rendre un pieux et dernier hommage à cet homme de bien, qui dirigea pendant près de quarante ans le greffe de la Cour, et sur lequel la tombe vient de se fermer. M. Vimard avait su longtemps résister aux rudes atteintes de l'âge; mais cruellement frappé dans ses plus chères affections, il n'a pas tardé à suivre la compagne de sa vie. Esprit aimable, intelligence ouverte, cœur généreux, il emporte avec lui l'estime et les regrets d'une Compagnie, à l'œuvre de laquelle il a constamment concouru. Puisse ce souvenir apporter quelque allègement à la douleur d'un fils, qui fut l'un des nôtres, et auquel il lègue un noble héritage de dignité professionnelle.

MESSIEURS LES AVOCATS,

Votre histoire littéraire est aussi la nôtre. Dans tous les temps, on le sait, l'union de la Magistrature et du Barreau fut cimentée par les glorieux emprunts que les Parlements firent à votre Ordre. Les anciens avocats s'honoraient de prendre rang parmi les Officiers du Parquet, et l'estime des Magistrats pour votre caractère n'avait d'égale que leur admiration pour votre mérite. Je n'en veux pour preuve que ce mot du Premier Président Portail à M. de Laverdy, qui semblait tout étonné d'avoir perdu sa cause, malgré les efforts les plus éloquents : « Nous n'aurions point plaidé comme vous, mais vous auriez jugé comme nous. » Ces sentiments d'union n'ont point dégénéré, et font l'honneur de tous.

MESSIEURS LES AVOUÉS,

A une époque où l'érudition était de mode, le Premier Président Achille de Harlay disait à vos prédécesseurs dans une de ses mercuriales : « Procureurs, Homère vous apprendra votre devoir dans son admirable *Iliade* ! » Si vous aviez besoin d'apprendre vos devoirs, ce n'est point le dixième livre de l'*Iliade*, mais le Code de procédure civile que je vous engagerais à méditer. Mais vous pratiquez votre ministère avec tant de droiture et de délicatesse qu'au lieu de conseils, nous sommes heureux de vous adresser des éloges au nom de la Cour.

Pour le Procureur général, nous requérons qu'il plaise à la Cour nous donner acte de ce que nous avons satisfait aux prescriptions du décret de 1810, et admettre les Avocats présents à la Barre à renouveler leur serment.





